

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1936 (1)

THÈSE

N^o

132

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

ARANOVITCH VICTOR SERGE

Né le 7 Décembre 1907 à Konstantinograd (Russie)

Sur un cas de
psychonévrose obsessionnelle
en littérature : R. M. Rilke

Président: M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

L. BERESNIAK
IMPRIMEUR
12, RUE LAGRANGE, PARIS

1936

Année 1936 (1)

THÈSE

N^o

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

ARANOVITCH VICTOR SERGE

Né le 7 Décembre 1907 à Konstantinograd (Russie)

Sur un cas de
psychonévrose obsessionnelle
en littérature : R. M. Rilke

Président: M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

L. BERESNIAK
IMPRIMEUR
12, RUE LAGRANGE, PARIS

1936



LE DOYEN : G. ROUSSY.

I. — PROFESSEURS

Anatomie	ROUVIERE
Physiologie	Léon BINET
Physique médicale	STROHL
Chimie médicale	DESGREZ
Bactériologie	Robert DEBRE
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU
Anatomie pathologique	ROUSSY
Histologie	CHAMPY
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU
Thérapeutique	HARVIER
Hygiène et médecine préventive	TANON
Médecine légale	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL- LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER
Hydrologie thérapeutique et climatologie	M. VILLARET
Clinique médicale	LOEPER CLERC Marcel LABBE LOEPER
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale	H. CLAUDE
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE CUNEO GOSSET
Clinique chirurgicale	GREGOIRE LENORMANT
Clinique ophtalmologique	TERRIEN
Clinique urologique	MARION
Clinique d'accouchements	BRINDEAU COUVELAIRE JEANNIN
Clinique gynécologique	N...
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL
Clinique propédeutique	SERGENT
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU HOVELACQUE
Professeurs sans chaire	MULON OLIVIER VERNE MOCQUOT

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

BENARD Henri, Pathologie méd.
BERNARD Etienne, Pathologie
médicale.
BESANÇON, Hydrologie.
BOULIN, Pathologie médicale.
BULLIARD, Histologie.
CATHALA, Pathologie médicale.
CHEVALLIER, Pathologie méd.
DOGNON, Physique.
FEY, Urologie.
GALLIARD, Parasitologie.
GASTINEL, Bactériologie.
DE GAUDART D'ALLAINES,
Pathologie chirurgicale.
GAYET, Physiologie.
GIROUD, Histologie.
HAGUENAU, Pathologie méd.
HALPHEN, Oto-rhino-laryngologie
HAZARD, Pharmacologie.
HUGUENIN, Anatomie pathol.
JOANNON, Hygiène.
LABBE Henri, Chimie biologique.

MM.

LACOMME, Obstétrique.
LANTUEJOUL, Obstétrique.
LAROCHE Guy, Pathologie méd.
LEMAIRE, Path. expérimentale.
LEVEUF, Pathologie chirurgicale.
Mlle J. LEVY, Pharmacologie.
LEVY-VALENSI, Neurologie et
Psychiâtrie.
MOREAU, Pathologie médicale.
MOULONGUET, Path. chirurg.
MOUQUIN, Pathologie médicale.
OBERLING, Anatomie patholog.
PETIT-DUTAILLIS, Path. chir.
PIEDELIEVRE, Médecine légale.
PORTES, Obstétrique.
RICHET, Physiologie.
SANNIE, Chimie biologique.
SENEQUE, Pathologie chirurg.
TROISIER, Path. expérimentale.
TURPIN, Pathologie médicale.
VIGNES, Obstétrique.
WILMOTH, Pathologie chirurg.

III. AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE, Pathologie chirurg.
BUSQUET, Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT, Physiologie.

MM.

LEROUX, Anatomie pathologique.
NEVEU-LEMAIRE, Parasitologie.

IV. AGREGES CHARGES DE COURS de CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.

ABRAMI
ALAJOUANINE
AUBERTIN
BRULÉ
CHABROL
CHIRAY
DONZELOT,
DUVOIR
LIAN
PASTEUR-VALERY
RADOT
SÉZARY

Clinique médicale

MM.

BASSET
BROCC
CADENAT
GATELLIER
HEITZ-BOYER
MOURE
QENU
SCHWARTZ
VELTER

Clinique
chirurgicale

ECALLE
GUENIOT
LE LORIER
LEVY-SOLAL
METZGER

Clinique
obstétricale

V. CHARGES DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé,
Education physique.
LEDOUX-LEBARD, Radiologie
clinique.
WEIL-HALLE, Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A la mémoire de mon père,
le Docteur S. Aranovitch,

A ma mère,

A ma femme,

A mon beau-père,

A ma sœur,

Meis et Amicis.

A Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE,
Professeur d'Histoire de la Médecine
à la Faculté de Médecine de Paris,

qui nous a inspiré cette thèse et nous
fait le grand honneur de la présider,
en témoignage de notre respectueuse
gratitude.

A Monsieur le Docteur CHARLES BERLIOZ,

*qui nous a très obligeamment conseillé
et guidé, nous exprimons notre sincère
reconnaissance.*

A mes Maîtres des Hôpitaux de Paris,

*M. le Professeur ACHARD (1929),
M. le Professeur DUVAL (1930)
M. le Docteur SORREL (1930),
M. le Professeur FIESSINGER (1931)
M. le Professeur NOBECOURT (1931)
M. le Docteur Louis RAMOND (1932)
M. le Docteur DEVRAIGNE (1932)
M. le Professeur LEMIERRE (1933)
M. le Docteur RAVAUT (in memoriam) (1933)
M. le Professeur GUILLAIN (1933)
M. le Professeur CLAUDE (1934)
M. le Professeur LEMAITRE (1935)
M. le Professeur TERRIEN (1935)
M. le Professeur MARION (1935).*

INTRODUCTION

La littérature contemporaine est particulièrement riche en œuvres de diverses espèces où l'on retrouve avec plus ou moins d'évidence, des syndromes psychopathiques les plus variés. Il y a lieu tout de suite de distinguer deux catégories de documents dont l'importance est foncièrement inégale. Le romancier peut créer intentionnellement des personnages dont le caractère morbide n'est que le résultat conscient et prémédité des études et des observations en quelque sorte objectives de l'auteur. On peut se trouver alors en présence d'une description plus ou moins fidèle d'un cas de tel ou tel syndrome psychiatrique. L'intérêt en est tout relatif et uniquement fonction du talent de l'auteur, de sa culture, de ses facultés d'analyse ; il ne dépasse pas en somme celui d'une observation médicale bien présentée. Infiniment plus intéressante pour le médecin est l'œuvre et particulièrement l'œuvre poétique, où l'on retrouve compte tenu de la part proprement technique et artistique, un substratum pathologique par quoi s'exprime d'une manière plus ou moins consciente la personnalité intime de l'auteur. La puissance d'évocation immédiate qui est le propre de l'expression poétique rend alors particulièrement saisissant et suggestif le syndrome psychopathique qui est à la source même de l'œuvre littéraire.

Le Professeur Laignel Lavastine et le Dr Berlioz (1) ayant analysé les « Cahiers de Malte Laurids Brigge », qui constituent l'œuvre maitresse de Rainer Marie Rilke, démontrent que la névrose obsessionnelle de l'auteur est la base sur laquelle son œuvre poétique s'est constituée.

Angoisse constitutionnelle, sentiments d'incomplétude, sentiments d'étrangeté et de dépersonnalisation, état panophobique, phobies anxieuses, idées obsédantes, tout cela se retrouve dans son œuvre avec un tel caractère d'authenticité et une telle puissance de suggestion qu'il n'est pas possible d'avoir le moindre doute quand à la constitution psychique de l'auteur.

Il est vrai que les signes morbides n'apparaissent dans les autres œuvres du poète que d'une manière sporadique et fortuite. Il nous sera cependant facile de démontrer que la névrose du jeune Malte Laurids Brigge est bien celle de Rainer Maria Rilke lui-même. Les confessions qu'il a faites à ce sujet nous renseignent, suffisamment.

Peu après la parution des « Cahiers », il écrit dans une lettre :

« Personne sinon toi ne peut nous distinguer et montrer s'il (Malte Laurids Brigge) est vraiment semblable à moi et jusqu'à quel point. Si, né en partie de mes propres dangers il en meurt pour me sauver dans une certaine mesure, ou bien si avec ces cahiers,

(1) L'obsession chez Rainer Marie Rilke.

Annales médico-psychologiques de Decembre 1935. *Edition Masson.*

je suis justement tombé dans le courant qui m'entraîne et m'emporte. Comprends-tu que ce livre m'a vraiment laissé derrière lui comme un être qui se survit, perplexe au plus profond de mon cœur, vidé, vidé à jamais de tout dessein. L'Autre, le naufragé, m'a en quelque sorte usé, il a payé de ma vie, de mes forces, de mes objets, les frais immenses de son désastre, car, sous l'instante poussée de son désespoir, tout ce que j'avais est passé dans ses mains, dans son cœur et il s'est tout approprié » (1).

Nous retrouvons dans la même lettre l'aveu explicite du mal dont il est conscient et dont il ne souhaite plus guérir.

« Je pense moins qu'autrefois à un médecin. La Psychanalyse est un traitement trop radical pour moi, elle agit une fois pour toutes et fait le vide. Et si je me retrouvais, un jour, complètement déblayé, je serais plus désemparé que maintenant dans mon désordre ».

Nous allons passer en revue les différents éléments pathologiques dont l'ensemble constitue le syndrome décrit sous le nom de psycho-névrose obsessionnelle.

Ajoutons tout de suite que ces constatations n'enlèvent rien à la valeur poétique et humaine de l'œuvre de R. M. Rilke.

(1) Lettre à Lou Andréa Salomé 1911. *Édition Stock*. Lettre 1900-1911.

LA CONSTITUTION MENTALE PSYCHASTHENIQUE

P. Janet a donné une description minutieuse de la psychasthénie qu'il considère comme une faiblesse congénitale de certaines fonctions mentales et plus particulièrement de celles qui ont trait aux rapports de l'individu avec la « réalité extérieure et sociale » dans le sens banal du terme. D'où tendance du sujet à dériver son activité psychique vers des sphères dénuées de pragmatisme social : rêverie, repliement sur soi-même, préoccupations métaphysiques, ruminations intérieures. L'hyperémotivité constitutionnelle engendre à son tour une anxiété névropathique sur laquelle peuvent éclore (non nécessairement) les phobies et les obsessions.

Il faudrait donc, en ce cas, admettre l'existence d'une « fonction particulière du Réel » fonction supérieure qui découlerait d'un degré suffisant de tension psychologique dont le psychasthénique serait incapable.

L'étymologie même du terme « psychasthénie » implique donc une notion de déficience de l'énergie psychique qui semble particulièrement paradoxale, lorsqu'il s'agit, comme dans le cas particulier d'un homme comme R. M. Rilke, capable de productions littéraires remarquables et dont l'activité intellectuelle fut au contraire sensiblement supérieure à celle que l'on est en droit d'escompter d'un homme normal moyen.

Il nous semble infiniment plus explicite d'admettre la définition de A. Hesnard (1) :

« La Psychasthénie est un caractère anormal caractérisé par le développement constitutionnel de certains sentiments morbides conscients, résultats éloignés d'un trouble évolutif de la vie instinctive qui empêche l'individu, non précisément de percevoir la réalité ni d'agir sur elle, mais de s'épéncher affectivement de façon suffisante dans la vie pratique et sociale ».

Les psychasthéniques souffrent, au contraire, d'un trop plein d'énergie psychique qu'ils ne savent dépenser d'une manière sociale et pragmatique.

Sans négliger les causes physiologiques sur lesquelles nous reviendrons plus loin, sans omettre l'influence de l'hérédité, des infections, des intoxications, même si l'on n'admet pas les explications uniquement psychanalytiques de la genèse de ce syndrome, il semble que l'on doive incontestablement mettre au premier plan l'influence des épisodes de la vie affective et particulièrement de la vie sexuelle.

Quoiqu'il en soit la constitution psychasthénique se révèle dès la seconde enfance ; il s'agit de jeunes sujets qui présentent déjà à ce moment un terrain mental particulier, sur lequel vient se

(1) A. Hesnard. Les syndromes névropathiques. *Edition Doin.*

greffer une symptomatologie plus ou moins complète, plus ou moins riche de troubles du caractère.

Ce sont ces troubles du caractère qui sont caractéristiques de la psychasthénie et nous essayerons de les mettre en évidence chez Malte Laurids Brigge, c'est-à-dire chez R. M. Rilke lui-même.

Dès son plus jeune âge, le sujet est particulièrement *timide et hyperémotif*. Il lui est pénible de prendre part d'une manière pleine et satisfaisante aux distractions et aux jeux de ses camarades. Il faut qu'il fasse un effort pour s'intéresser aux événements de la vie courante et surtout pour y prendre part.

Contrairement au schizoïde chez qui une attitude analogue peut être observée, chez le psychasthénique il ne s'agit pas là d'une déficience ou d'une désintégration de l'affectivité. Il n'y a rien chez lui qui ressemble à l'indifférence affective. Bien au contraire, il est riche d'une sensibilité subtile et morbide qu'il ne peut épancher extérieurement faute d'une certaine forme de courage.

Une *impressionabilité* toute particulière par exagération pathologique de l'émotivité, une aptitude morbide au doute, un sentiment d'impuissance, de manque de confiance en lui-même produisent chez l'enfant psychasthénique une timidité précoce et irréductible.

Le sujet a donc tendance à se replier sur soi-même, il cherche, par réaction, à satisfaire son vide du cœur en se réfugiant dans un monde imaginaire où il n'est plus entravé par son impuissance et où disparaissent les sentiments pénibles de son infériorité. Son imagination se donne libre cours, c'est en quelque sorte une évasion, une compensation qui le consolent des difficultés et déboires de la vie réelle.

Malte Laurids Brigge passe aussi son enfance dans la solitude :

« Je ne parlais presque à personne, car c'était ma joie d'être solitaire ; je n'avais que de temps à autre de courtes conversations avec les chiens ; je m'entendais à merveille avec eux ; la taciturnité était d'ailleurs une sorte de qualité familiale. Je la connaissais chez mon père et ne m'étonnais pas qu'on ne parlât guère pendant le dîner ».

Il parle ensuite :

« De la solitude qu'il avait faite autour de lui et dont la grandeur n'était pas proportionnée à son cœur ».

R. M. Rilke écrit dans une lettre à Ellen Kay : (1)

« Mais je suis un être sans défense parce que j'ai été un enfant sans défense, anxieux, perdu. »

Le psychasthénique est enclin à présenter à certains moments des *sentiments d'étrangeté et de dépersonnalisation* relative. Les choses extérieures lui apparaissent alors lointaines, irréelles, étranges. Les perceptions semblent provenir d'un autre monde, elles présentent une coloration affective spéciale.

Il a l'impression que son corps, sa pensée ne lui appartiennent pas, il vit un rêve éveillé :

« Nous trouvions que lorsque tout se passait naturellement, les choses étaient encore beaucoup plus étranges ».

Le psychasthénique a d'ailleurs parfaitement conscience en ce cas du caractère morbide ou tout au moins inhabituel de ces sensations, qui d'ailleurs sont éphémères. Il y a là une distinction fondamentale à faire avec les variations de la personnalité chez les schizophrènes, les impressions délirantes et les troubles inconscients des hystériques :

« Je me revois couché dans mon petit lit-cage, ne dormant pas, pressentant confusément qu'ainsi serait la vie : pleine de choses étranges, destinées à un seul et qui ne se laissent pas dire. Il est certain que peu à peu un triste et lourd orgueil grandit en moi. J'imaginai que l'on pourrait aller et venir, plein de secrets et silencieux ».

Il faut d'ailleurs remarquer que la tendance à vivre éveillé dans un monde imaginaire et fantastique, est une caractéristique de la mentalité infantile. Là, encore le pathologique n'est qu'une exagération d'éléments psychologiques normaux.

A ce propos, il nous semble qu'on puisse trouver une analogie certaine entre ces caractéristiques de la psychologie infantile et le sens poétique chez l'adulte (lorsqu'il existe).

Les impressions bizarres de « déjà vu » ou de « jamais vu », se rattachent à ces sentiments d'étrangeté et de dépersonnalisation.

R. M. Rilke, dit à propos d'un voyage en Russie :

« Lorsque j'arrivais pour la première fois à Moscou tout me sembla familier et bien connu... C'était la ville de mes souvenirs anciens et les plus profonds, c'était un perpétuel revoir et reconnaître, c'était la patrie... La Russie devint pour moi la réalité et en même temps cette connaissance profonde et quotidienne que la réalité est une chose d'abord lointaine et qui ne s'approche avec une infinie lenteur que de ceux qui ont la patience... (lettre à Ellen Kay).

Arrivé à Paris, il se sent pénétré d'une indicible angoisse :

« La-ha, une grande surprise m'avait serré le cœur ; là je fus assailli d'une véritable terreur devant ce qu'une indicible confusion appelle la vie. Jadis enfant parmi les enfants, j'avais été seul au milieu d'eux, comme je fus seul, aussi, parmi ces hommes, comme je fus repoussé par tout ce que je rencontrais. Les voitures me traversaient, les plus pressées n'essayaient même pas de m'éviter et passaient sur moi, avec mépris, comme sur une vieille flaque d'eau sale ». (1)

Nous reviendrons plus loin sur le sentiment d'angoisse qui prend chez R. M. Rilke une intensité particulière et imprègne toute son œuvre d'une atmosphère presque hallucinante. *L'anxiété constitutionnelle* est de règle chez le psychasthénique ; elle est plus ou moins latente, se manifeste par bouffées et peut prendre dans certains cas une telle importance qu'elle domine tout le tableau clinique.

Dans le fragment que nous citons ci-dessous on retrouve sur un fond d'hyperémotivité névropathique, les *anxiétés noctur-*

(1) Lettre à Lou Andréas Salomé. Lettres 1900-1911. Edition Stock.

nes, les manifestations du sentiment de l'étrange et de l'inéffable particulièrement marqués dans l'enfance.

Les psychanalistes y découvriraient également la marque de l'inassouvissement harmonieux des grandes tendances affectives, un égotisme possessif impérieux, un attachement puissant et amoureux à l'égard de la mère, une répulsion haineuse et jalouse à l'égard du père :

« Et c'est alors que survint une de ces maladies qui tentait de me prouver que ce n'était pas là ma première aventure personnelle. La fièvre fouillait en moi et tirait du plus profond des expériences des images, des faits que j'avais ignoré jusque là, j'étais écrasé par moi-même, et j'attendais l'instant où l'on me commanderait de ranger de nouveau tout cela en moi, soigneusement et dans l'ordre. Je commençais, mais cela grandissait dans mes mains, se raidissait ; il y en avait trop. Alors la colère s'emparait de moi et j'enfouissais tout, pêle-mêle et le comprimais, mais je ne pouvais pas me refermer par-dessus. Et je criais alors, à moitié ouvert, je criais et criais. Et quand je commençais à regarder hors de moi-même, ils étaient debout depuis longtemps autour de mon lit et me tenaient les mains, et une bougie était là et leurs grandes ombres remuaient derrière eux. Et mon père m'ordonna de dire ce qu'il y avait. C'était un ordre amical, donné à mi-voix, mais c'était un ordre quand même. Et il s'impatiait parce que je ne répondais pas ».

« Maman ne venait jamais la nuit... Ou bien si, pourtant elle vint une fois. J'avais crié et crié et Mademoiselle était venue et Siversen, la femme de charge, et Georg le cocher ; mais tout cela n'avait servi à rien. Et ils avaient alors envoyé la voiture pour ramener mes parents qui étaient à un grand bal, je crois chez le Prince héritier, et, tout à coup j'entendis un roulement dans la cour et je me tus, me mis sur mon séant et regardai la porte. Et il y eut un léger bruissement dans les chambres voisines, et maman entra dans sa grande robe d'atours, dont elle ne prenait même plus soin, et elle courait presque et laissa tomber derrière elle sa fourrure blanche et me prit dans ses bras nus. Et je tâtais, étonné et ravi comme jamais, ses cheveux et sa petite figure lisse et les pierres froides à ses oreilles et la soie au bord de ses épaules qui sentaient les fleurs. Et nous restâmes ainsi et pleurâmes tendrement et nous nous embrassâmes, jusqu'à ce que nous sentîmes que mon père était là et qu'il fallait nous séparer.

« O nuit sans objets. O fenêtre sourde au dehors, ô portes closes avec soin, pratiques venues d'anciens temps, transmises vérifiées, jamais entièrement comprises. O silence dans la cage de l'escalier, silence dans les chambres voisines, silence là-haut, au plafond. O mère, ô toi unique, qui t'es mise devant tout ce silence au temps que j'étais enfant. Qui le prends sur toi, qui dis : « Ne t'effraie pas, c'est moi » qui as le courage, en pleine nuit d'être le silence pour ce qui a peur, pour ce qui périt de peur. Tu allumes une lumière, et le bruit déjà c'est toi. Tu la soulèves et tu dis : « C'est moi, ne t'effraie pas ». Et tu la déposes lentement, et il n'y a pas de

doute : c'est toi, tu as la lumière autour des objets familiers et intimes qui sont là, sans arrière-sens, bons, simples, certains. Et lorsque quelque chose remue dans le mur et fait un pas dans le plancher, tu souris seulement, tu souris, souris, transparente sur un fond clair, au visage angoissé qui te sonde, comme si tu me faisais qu'un avec le mystère, comme si tu étais dans le secret de chaque son étouffé, d'accord avec lui et de concert. Un pouvoir égale-t-il ton pouvoir dans le royaume de la terre ? Vois, les rois eux-mêmes sont raidis sur leur couche et le conteur n'arrive pas à les distraire. Sur les seins adorés de leur maîtresse la plus chère, la terreur s'insinue en eux et les fait tremblants et impuissants. Mais toi, tu viens et tu tiens l'immensité derrière toi et tu es tout entier devant elle, non pas comme un rideau qu'elle pourrait soulever ici et là. Non, comme si tu l'avais rattrapée à l'appel de celui qui avait besoin de toi. Comme si tu avais devancé de beaucoup tout ce qui peut encore arriver et que tu n'eusses dans le dos que ta course vers lui, ton chemin éternel, le vol de ton amour ». (1)

À côté de cet attachement exclusif et impérieux à l'égard de la mère (susceptible d'interprétations psychanalytiques étendues), on retrouve constamment chez le psychasthénique un *infantilisme affectif* qui persiste à l'âge adulte. Il éprouve très fortement le besoin d'être aimé, rassuré, soutenu ; cette sécurité qu'il ne peut trouver en lui-même il la recherche en autrui, il a besoin plus que tout autre du réconfort de personnes à qui il puisse se confier ; son *sentiment d'incapacité et d'impuissance*, le manque de confiance en lui-même lui font rechercher d'une manière impérieuse le soutien moral de gens supérieurs (ou qu'il croit supérieurs) à lui, et cela malgré la difficulté qu'il a à extérioriser son affectivité :

« J'éprouvais sans cesse le désir de livrer ma solitude à un être de la mettre sous sa protection ».

Il nous semble retrouver cette caractéristique dans les sentiments de R. M. Rilke à l'égard de Rodin, l'amitié et l'admiration qu'il éprouve à l'égard du sculpteur se révèlent avec une tonalité excessive et surtout infantile.

« Alors ma solitude (cette solitude d'enfant s'éveillant dans une plaine immense sans arbre et sans oiseau) sembla devenir plus profonde, plus désespérée ».

Et plus loin :

« Toute ma vie est changée, dès que je sais que vous êtes mon Maître, et que le jour où je vous verrais est un (et peut-être le plus heureux) de mes jours ». (2)

Le *sentiment d'infériorité* du psychasthénique qui lui rend si pénible la vie sociale et l'activité pragmatique, coexiste d'ailleurs avec un orgueil foncier :

« Seigneur mon Dieu ! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis

(1) Fragment des Cahiers de Malte Laurids Brigge cité par Laiguel Lavastine et Ch. Berlioz dans *Obsession chez Rilke* Ann. Méd. Psych. Décembre 1935.

(2) Lettres à Rodin.

pas le dernier des hommes ; que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise ».

Ces troubles dans l'évolution et les manifestations extérieures de la vie affective, que l'on retrouve dès l'enfance du sujet, font présager souvent la tendance, sinon aux perversions de l'instinct sexuel, qui peuvent très bien ne jamais s'extérioriser, du moins à certaines irrégularités et certaines anomalies dans la manifestation de cet instinct : tendance plus ou moins consciente à l'auto-érotisme, à l'inversion.

Le jeune garçon, que sa timidité morbide et son sentiment d'infériorité, écarte des jeux bruyant de son âge, par peur de l'acte physique, du sport, des exercices violents, se complait, en revanche à des distractions plus mièvres et, en quelque sorte, féminines.

« Nous nous rappelâmes qu'il y avait eu un temps où maman désirât que je fusse une petite fille et non pas ce garçon que, mon Dieu, oui, il fallait bien que je fusse. J'avais deviné cela, je ne sais plus comment, et j'avais eu la pensée de frapper quelquefois l'après-midi à la porte de maman. Quand elle demandait alors qui était là, j'étais tout heureux de répondre du dehors « Sophie », d'une voix que j'amenuisais si bien qu'elle me chatouillait la gorge. Et lorsque j'entrais ensuite (dans mon petit vêtement d'intérieur aux manches relevées, qui semblait presque un déshabillé de fillette), j'étais tout simplement Sophie, la petite Sophie de maman qui s'occupait dans le ménage et à laquelle sa maman devait tresser une natte pour qu'il n'y eut surtout pas de confusion avec le vilain Malte, si jamais il revenait. » (1)

A ce syndrome psychasthénique, qui se révèle ainsi dans l'œuvre de R. M. Rilke et dont les quelques extraits cités sont des témoignages suggestifs s'associe un syndrome d'angoisse névropathique d'une importance telle qu'il domine tout le tableau clinique et mérite un chapitre spécial.

(1) Les Cahiers de M. L. Brigge. *Edition Stock.*

L'ANGOISSE NEVROPATHIQUE

Un état d'anxiété habituel et chronique, plus ou moins manifeste, est constant chez le psychasthénique de telle sorte que beaucoup d'auteurs (Hartenberg, Logre, Pitres, Régis) ne différencient pas la constitution psychasthénique des constitutions anxieuse et obsessionnelle. P. Janet a montré que tous les symptômes de la psychasthénie ne sont pas réductibles à l'anxiété fondamentale.

Le syndrome anxieux est très fréquent et s'observe dans de nombreux états psychopathiques sous forme de manifestations chroniques ou de crises paroxystiques aiguës. D'autre part, nombre de psychasthéniques ne présentent jamais de crises d'angoisse véritable.

Quoi qu'il en soit, il y a une parenté clinique très étroite entre la constitution psychasthénique, la constitution anxieuse et les manifestations obsessionnelles et phobiques. Le tableau d'ensemble constitue la psycho-névrose obsessionnelle dont tous les symptômes se retrouvent à peu près au complet dans l'œuvre de R. M. Rilke.

A côté de l'angoisse normale qui survient à l'approche d'un danger moral ou matériel, et qui n'est qu'une réaction de l'instinct de défense, l'angoisse névropathique survient en dehors d'une cause rationnelle qui puisse la justifier, ou si cette cause existe, elle est disproportionnée avec l'intensité du désarroi psychique produit.

Hartenberg distingue trois degrés :

1° L'inquiétude simple, sentiment d'insécurité ;

2° L'anxiété, sentiment d'attente pénible ;

3° L'angoisse, qui s'accompagne de sensations corporelles extrêmement pénibles et de perturbations somatiques ou viscérales.

Ces trois degrés d'un phénomène psychologique normal se retrouvent chez l'anxieux névropathique.

Ces sujets présentent les caractéristiques de la constitution hypérémotive décrite par Dupré.

Hyperexcitabilité sensorielle, sensitive, motrice.

Troubles vago-sympathiques.

Vivacité des réflexes.

Erethisme cardiaque, regard brillant, etc.

Laiguel-Lavastine a mis en évidence dans la genèse de ces troubles névropathiques, l'importance des perturbations des glandes à sécrétion interne et de la pathologie du sympathique. Les anxieux présentent en effet d'une manière constante, des symptômes de dystonie vago-sympathique. Dans la majorité des cas, il s'agit d'hypersympathicotoniques avec erethisme cardiaque, chez qui l'on retrouve, au moment des crises anxieuses, une chute de la pression artérielle avec petitesse du pouls et extra-systoles.

D'autres anxieux sont au contraire hypervagotoniques et présentent une exagération du réflexe oculo-cardiaque.

Les manifestations de l'angoisse somatique ou viscérale prédominent suivant les cas sur tel ou tel appareil organique : dyspepsie gastrique à forme spasmodique et hypersthénique, ou au contraire, atonie gastrique avec hypopepsie ; troubles du rythme cardiaque, extra-systoles persistantes, tachycardie, souffles inorganiques, battements épigastriques ; troubles urinaires, polakiurie, émissions d'urines claires et abondantes.

Laignel-Lavastine a montré, chez les anxieux, l'existence d'une alcalose sanguine et d'une modification de la formule urinaire avec élévation du chiffre des acides organiques, hypoacidité ou alcalinité ionique.

Freud a isolé l'angoisse-névrose et pour les psychanalistes, la crise anxieuse serait un orgasme sexuel rentré par substitution du caractère subjectif pénible de l'émotion anxieuse au caractère voluptueux de l'émotion génitale.

Hesnard donne de l'angoisse la définition suivante : (1)

« L'angoisse névropathique est la traduction clinique d'une hyperexcitabilité spéciale de l'appareil émotionnel dans sa fonction de système neuropsychique de défense contre les menaces extérieures et intérieures, cette hyperexcitabilité étant occasionnée par un inassouvissement brusque de certaines tendances instinctives profondes comme le besoin infantile égoïste de possession et de protection et, chez l'adulte, des besoins affectifs qui rappellent ce premier besoin, notamment du besoin génital, en particulier, lorsque ce dernier est effectivement sollicité sans être complètement satisfait ».

En résumé, le syndrome anxieux, comme le syndrome psychasthénique dériverait des mêmes causes affectives à l'origine de la vie instinctive : inassouvissement affectif, produisant plus particulièrement l'impossibilité d'assouvir harmonieusement l'instinct sexuel.

Les troubles sexuels sont assez fréquents chez les anxieux : frigidité relative pouvant coexister d'ailleurs avec une exaltation de l'imagination érotique. Certains auteurs auraient observé (en faveur de l'hypothèse de Freud) un parallélisme inverse entre l'angoisse et l'excitabilité génitale de ces sujets.

Il aurait été intéressant d'être documenté, à ce point de vue, sur la vie sexuelle de R. M. Rilke. Outre qu'il nous a été impossible de relever, à ce sujet, des renseignements dignes d'être mentionnés, le fait que la mort du poète est relativement récente, que beaucoup de ses amis sont encore vivants, rend cette recherche assez délicate. En tout cas, rien dans ses lettres ne dénote de manifestement anormal dans le domaine sexuel.

Quoiqu'il en soit, l'angoisse névropathique est vraiment, et avant tout autre chose, le caractère dominant de sa personnalité. On peut dire que toute l'œuvre poétique de Rilke est imprégnée de cette angoisse. On la retrouve à chaque page des cahiers de Malte

(1) Hesnard - Les syndromes névropathiques. *Edition Doyn.*

Laurids Brigge, souvent latente, elle explose à certains moments, sous forme paroxystique. Cette angoisse profonde, fondamentale, nous la retrouvons, sous toutes ses formes, depuis la simple anxiété nocturne jusqu'à la crise dramatique.

Dans une étude psychologique de l'œuvre de R. M. Rilke, Daniel Rops dit : (1)

« L'inquiétude, chez Rilke, se marque de la façon la plus évidente par la place qu'il accorde, dans l'ordre de ses préoccupations, au sentiment de la peur. Tout dans les Cahiers, tourne autour de l'émotion inquiète, à la fois aboutissement d'un trouble somatique inconscient et point de départ d'un processus psychologique par lequel cette peur s'approfondit, s'amplifie, trouvant des raisons secrètes de se justifier. Alors qu'en réalité, c'est d'un bout à l'autre du livre, une peur presque toujours injustifiable et qui remonte du fonds de l'inconscient. Il sent l'inquiétude dans chaque parcelle de l'air, il sait qu'il faut faire quelque chose contre la peur, quand elle vous tient et en réalité il ne fait rien ».

Nous avons déjà vu à propos de la constitution psychasthénique, des fragments où le jeune Malte décrit ses anxiétés nocturnes.

C'est dans l'enfance qu'il apprit à connaître la peur. Elle prit alors possession de lui.

Dans le fragment ci-dessous, l'hyperémotivité anxieuse est encore diffuse ; cette peur irrationnelle ne s'accompagne pas de représentations psychiques précises ; elle n'est pas encore fixée :

« Lorsque j'étais encore un enfant, ils me frappèrent au visage et me dirent que j'étais lâche. C'était parce que ma peur n'avait encore aucune valeur. Mais depuis lors j'ai appris à avoir peur d'une peur véritable, qui ne grandit que comme grandit la force qui la produit. Nous ne pouvons mesurer cette force que par notre peur. Car elle est si inintelligible, si entièrement dirigée contre nous, que notre cerveau se décompose à l'endroit où nous nous efforçons de la penser ».

L'angoisse est entré en lui et ne l'abandonne plus :

« J'ai peur, il faut faire quelque chose contre la peur ».

Il lutte contre ce sentiment morbide et ébauche une réaction de défense :

« J'ai fait quelque chose contre la peur ; je suis resté assis toute la nuit et j'ai écrit ».

L'angoisse d'abord diffuse se précise, se rapproche de la phobie anxieuse et de l'obsession. La peur cherche un objet ; elle est de caractère ineffable et fantasmagorique :

« Je me sentis pris, pour la première fois de ma vie, d'un sentiment qui devait ressembler à la peur des fantômes. Il m'apparut clairement que tous ces grands hommes si évidents, qui un instant plus tôt parlaient et riaient encore, marchaient encore, marchaient courbés et étaient occupés de je ne sais quoi d'invisible ; qu'ils admettaient qu'il dût y avoir quelque chose qu'ils ne voyaient pas.

(1) Daniel Rops. *Inquiétude et dispersion du moi chez Rilke*. Les Cahiers du Mois
Édition Emile Paul.

« Et il était affreux de penser que cette chose était plus forte qu'eux tous. Ma peur grandissait. Il me semblait que ce qu'ils cherchaient pourrait éclater soudain hors de moi comme une éruption ». (1)

Plus tard, devenu adulte, Malte retrouve les peurs de son enfance qui se sont fortement incrusté en lui. L'angoisse apparaît en lui accrochée à des souvenirs de sa vie infantile :

« Je suis couché dans mon lit, à mon cinquième étage, et mon jour, que rien n'interrompt est comme un cadran sans aiguille. De même qu'une chose, qui était longtemps perdue, se retrouve un matin à sa place, ménagée et bonne, presque plus neuve qu'au jour de sa perte, comme si elle avait été confiée aux soins de quelqu'un, de même se retrouvent ça et là, sur la couverture de mon lit, des choses perdues de mon enfance et qui sont comme neuves. Toutes les peurs oubliées sont là de nouveau » (2)

L'angoisse est un thème poétique constant dans l'œuvre de R. M. Rilke ; on la retrouve plus ou moins manifeste et plus ou moins suggestive dans ses poèmes :

Dans le « Livre de la Pauvreté et de la Mort ». (3)

« Serions-nous seulement le sexe et les entrailles des femmes qui se sont vendues ? Nous nous sommes prostitués à l'éternité et sur un lit de souffrance nous enfantons le faux fruit de notre fin ; et le fœtus recroquevillé et pitoyable (comme si quelque chose d'inconnu l'effrayait) couvre de ses mains ses paupières et déjà sur ce front saillant l'angoisse de ce qu'il n'a pas encore souffert est présent et tous nous finissons comme des filles au ventre déchiré qui meurent en enfantant ».

Cette angoisse on la retrouve, sournoise et toujours présente, dans les poèmes de R. M. Rilke, on la retrouve aussi éparse ça et là, dans ses lettres :

« Oui, pour mon inquiétude, Paris est une indicible angoisse. Il semble avoir perdu sa voie, il court, comme une planète égarée, vers quelque inévitable cataclysme ».

Nous croyons superflu de multiplier les citations, il suffit de glaner au hasard, le même terme revient sous sa plume

« Ou bien suis-je dans l'angoisse

L'angoisse profonde des trop grandes villes ».

(Le Livre de la Pauvreté et de la Mort).

La même angoisse névropathique s'extériorise dans les créations poétiques de R. M. Rilke, dans les préoccupations métaphysiques dont on le sent imprégné et dans les anxiétés nocturnes, les états panophobiques, les crises anxieuses de Malte Laurids Brigge.

« Il y a chez Rilke une terrible, sincère et poignante analyse de l'angoisse. La peur est un des sentiments que les écrivains ont le moins étudié, comme s'ils craignaient eux-mêmes d'aborder

(1-2) Les Cahiers de Malte Laurids Brigge.

(3) Stundenbuch Inselverlag.

le problème. Il y a cependant peu de sentiments humains et qui n'aient la peur à leur origine — cette peur à demi-métaphysique dont la vie morale de l'homme est presque entièrement née. Rilke ne recule pas devant elle et il la montre dans sa complexité, touchant d'un côté au tourment de Pascal et de l'autre à la névrose.

(Edmond Jaloux : Les Cahiers de Malte Laurids Brigge)
Nouvelles Littéraires 7-23

PHOBIES ET OBSESSIONS

Nous avons, dans le chapitre précédent, essayé de mettre en évidence cette angoisse multiforme, dont les manifestations sont diverses, mais qui impregnent d'un bout à l'autre les Cahiers de Malte Laurids Brigge.

Lorsque, par suite d'un processus psychologique plus complexe, l'angoisse se localise sur un objet, elle constitue *la phobie*. C'est, pourrait-on dire, quoique cela semble à priori assez paradoxal, une sorte de réaction de défense. Cette localisation de l'angoisse diffuse, la rend supportable. Le sujet peut ainsi, jusqu'à un certain point, justifier sa terreur à ses propres yeux et, s'il s'agit d'un objet ou d'une situation définie, il pourra si possible, les éviter.

Une phobie est donc une crainte pathologique irrationnelle, relative à un objet particulier, une situation quelconque, à un événement extérieur, une fonction psychique ou physiologique.

Cette crainte s'impose plus ou moins impérieusement à la conscience du sujet ; quoique celui-ci reconnaisse parfaitement le caractère morbide et souvent ridicule de sa phobie, il lui est impossible de s'en débarrasser.

A. Hesnard distingue les *phobies anxieuses* des *phobies obsédantes*.

Les premières ne seraient qu'une systématisation immédiate plus ou moins accidentelle et souvent éphémère, de l'anxiété fondamentale. Elles sont rappelées à la conscience du sujet par quelque événement extérieur. La plupart des mobiles humains d'angoisse se retrouvent d'ailleurs chez les gens normaux à l'état plus ou moins latent et fournissent au névropathe un thème de phobie anxieuse. Telles sont les craintes ancestrales : mort, vieillesse, folie, suicide, interdictions sexuelles ; les craintes relatives à la santé : tuberculose, syphilis, cancer, microbes, empoisonnements. D'autres phobies sont des systématisations de l'angoisse sur des mobiles de frayeur infantile : obscurité, solitude, animaux, diables, fantômes, esprits. D'autres encore, on trait à des fonctions physiques ou psychologiques : déglutition, respiration, station, locomotion, digestion, génitalité, sens moral, caractère (peur de commettre des délits, des actes obscènes, etc.) Souvent, les phobies n'apparaissent qu'en vertu d'un processus psychique plus énigmatique, qui exprime, d'une manière symbolique, des préoccupations du sujet : telles sont les phobies relatives aux armes, poisons, aiguilles, cadavres, sang, crachats, etc. Il y a également une catégorie de phobies de caractère social et professionnel qui traduisent, outre l'angoisse névropathique, les sentiments d'incapacité et d'impuissance qui font partie de la constitution psychasthénique (trac des orateurs, des comédiens, des chanteurs, crainte morbide du médecin d'avoir prescrit une dose toxique de médicament, etc....)

Les phobies génitales sont extrêmement fréquentes et en particulier, la phobie de l'impuissance chez l'homme, la peur anxieuse du coït chez la femme et les adolescents.

Quant aux *phobies obsédantes*, elles constituent pour Hesnard, transition contre les phobies anxieuses et l'obsession proprement dite. Elles sont caractérisées par ce fait, qu'elles ont perdu toute apparence de relation directe avec le malaise primitif : angoisse ou sentiment psychasthénique fondamentale (doute, honte, hypochondrie, scrupule). Les phobies obsédantes présentent donc un caractère de permanence et de fixité : elles sont le fruit d'un mécanisme psychogénétique complexe qui a monopolisé l'anxiété du sujet, de sorte que, elles ont perdu le caractère aigu et angoissant de la phobie anxieuse et se présentent sous une apparence intellectuelle et idéative.

Cliniquement, cette distinction nous paraît un peu trop subtile et il nous est difficile de conclure, par exemple, si la crainte de la mort que l'on retrouve chez Rilke et dont le caractère pathologique est indiscutable, relève de la phobie anxieuse ou de la phobie obsédante.

« Depuis ce temps, j'ai beaucoup réfléchi sur la peur de la mort. Elle s'empara de moi en pleine ville, au milieu des gens, souvent tout à fait sans raison. D'autre fois, au contraire, les raisons se multipliaient, par exemple, lorsque quelqu'un sur un banc s'abandonnait, et tous étaient debout autour de lui et le regardaient, et il avait déjà dépassé la peur ; alors à mon tour, j'éprouvais sa peur ».

Et plus loin, cette manifestation paroxystique d'une crainte commune à tous les hommes, mais qui prend, chez le jeune Malter un caractère névropathique :

« Et même, lorsque j'étais seul il arrivait que j'eusse peur. Pourquoi devrais-je feindre que ces nuits n'aient pas été, durant lesquelles la peur de la mort me dressait et me faisait m'accrocher à cette pensée... que se mettre sur son séant était du moins encore de la vie, que les morts n'étaient pas assis ».

L'obsession se précise, la peur se cristallise en une angoisse indicible et fantasmagorique ; le jeune Malte cherche en vain secours auprès des autres ; personne ne peut rien pour le délivrer ; les mots ne suffisent pas à traduire ce qui est ineffable : la « grande chose ». Dans ce fragment, l'obsession n'est pas encore une représentation intellectuelle systématique et définie ; l'angoisse s'accompagne de sensations physiques étranges et, semble-t-il, de phénomènes de cenesthésie :

« Et alors, lorsque j'entendis balbutier si mollement, alors pour la première fois depuis de longues, longues années, ce fut de nouveau là, cela, qui m'avait inspiré ma première et profonde terreur, lorsque tout enfant, la fièvre m'avait tenu : la grande chose. Oui, c'était ainsi que je l'avais toujours appelée, lorsque tous étaient debout autour de mon lit et tâtaient mon poulx et me demandaient ce qui m'avait effrayé : la grande chose.

Et quand ils cherchaient le docteur et qu'il était là, je le priais seulement de faire que la grande chose s'en allât, cela et rien de

plus. Mais il était comme les autres. Il ne pouvait pas l'enlever, bien que je fusse alors si petit et qu'il eut été si facile de m'aider. Et voici qu'elle était de nouveau là. Par la suite, elle avait disparu, elle n'était même pas revenue par les nuits de fièvre, mais voici qu'elle était là. Elle grandissait en jaillissant de moi comme une tumeur, comme une seconde tête, comme une partie de moi-même, et qui cependant ne pouvait pas m'appartenir, puisqu'elle était si grande. Elle était là, comme une grande bête morte, qui aurait été autrefois, lorsqu'elle vivait encore, ma main ou mon bras. Et mon sang me traversait et la traversait comme un seul et même corps. Et mon cœur devait battre plus fort pour chasser le sang jusqu'à elle ; il n'y avait presque pas assez de sang. Et le sang la pénétrait malaisément et revenait malade et mauvais. Mais elle gonflait et croissait devant mon visage comme une bosse chaude et bleuâtre, elle dépassait ma bouche, et déjà mon dernier œil disparaissait dans son ombre ».

Dès l'enfance, le jeune Malte, atteint par cette étrange névrose, retrouve dans son entourage, des cas analogues au sien ; son intuition et sa propre expérience l'on rendu particulièrement perspicace. Et voici un cas typique de phobie anxieuse chez une femme dont il est souvent question :

« Au temps qu'elle ne voulait plus voir personne et qu'elle avait toujours avec elle, même en voyage, le fin petit tamis d'argent par lequel elle filtrait toutes ses boissons. D'aliments solides, elle n'en prenait plus jamais, sauf un peu de biscuit ou de pain qu'elle émiettait lorsqu'elle était seule, et qu'elle mangeait brin par brin, comme les enfants la mie. Elle était alors dominée par sa crainte des aiguilles. Pour s'excuser, elle disait aux autres : « Je ne supporte vraiment plus rien, mais il ne faut pas que cela vous dérange ; je me trouve fort bien ». Il arrivait cependant qu'elle se tournât subitement vers moi (qui n'était déjà plus tout à fait un enfant) et qu'elle dit avec un sourire qui était pour elle un grand effort : « Comme il y a beaucoup d'aiguilles, Malte, comme elles traînent partout, et quand on pense combien facilement elles pourraient tomber ». Elle tenait à dire cela avec beaucoup d'enjouement, mais la terreur la secouait à la pensée de toutes ses aiguilles mal fixées qui, à chaque instant, pouvaient tomber partout ».

Il découvre, ou croit découvrir des êtres atteints du même mal. Le monde est pour lui plein d'étranges choses, dans la rue se meuvent des gens bizarres poussés par on ne sait quel démon intérieur :

« Et ces êtres, hommes ou femmes, qui glissent sur toutes les pentes, peut-être de la démence à la guérison, peut être aussi vers la folie ; tous, avec quelque chose d'infiniment subtil sur leur visage : un amour, une certitude, une joie ; lumière un petit peu louche, un petit peu vacillante, qui pourrait pourtant, redevenir limpide, si quelqu'un prenait soin d'elle et la préservait » (1).

Et Rilke sent leur angoisse proche de la sienne, il comprend leur détresse :

(1) Lettres 1900-1911 *Édition Stock*.

« Mais il n'y a personne. Personne qui vienne à leur secours quand ils se troublent — oh très légèrement encore — prennent peur, s'effarouchent. Personne, pour ceux qui commencent à mal comprendre ce qu'ils lisent, pour ceux qui vivent encore dans le monde commun, qui vont seulement un peu de travers et supposent, alors, que les choses les menacent ; pour ceux qui ne se sentent pas chez eux dans les villes et qui s'y perdent comme dans une forêt perfide, une forêt sans fin. Et tous ceux pour qui chaque jour est une souffrance, tous ceux qui, dans le tumulte n'entendent pas leur volonté, tous ceux que submerge l'angoisse... pourquoi n'ont-ils personne dans les grandes ville ?... » (1)

Une étrange fatalité les met sur son chemin :

« Quel martyr quotidien pour moi. J'avais beau décrire une grande courbe autour d'eux, ils ne gardaient pas de secrets à mes yeux ».

Et plus loin :

« Un soir à la fin de l'automne, une petite vieille se tenait à mes côtés devant une vitrine. Elle ne bougeait pas et je la croyais comme moi, en train de regarder les marchandises en montre. Je ne prenais pas garde à elle. A la fin pourtant, je me sentis troublé par son voisinage, et je ne sais pourquoi, mes yeux tombèrent sur le geste curieux de ses mains usées, l'une près de l'autre. Lentement, très lentement, un vieux crayon, long et mince, se dégageait d'elles et grandissait, grandissait. Il fallut longtemps pour qu'il apparut tout entier, dans toute sa détresse ; je ne puis dire d'où venait l'horreur de cette scène : c'était comme si toute une destinée se jouait devant moi, une longue destinée, une catastrophe épouvantable qui ne cessa de croître jusqu'au moment où le crayon s'arrêta et se mit à trembler de toute sa longueur, sur ces pauvres mains vides. Je compris que je devais l'acheter. » (2)

Afin de souligner encore, s'il est besoin, l'identité du poète et de sa créature, j'ai à dessein, mêlé des extraits des « Cahiers » où il s'agit de Malte Laurids Brigge et des extraits des lettres de Rilke, dans lesquelles il parle explicitement de lui-même.

Par une transition insensible et dont, à vrai dire, il est bien difficile de définir les étapes, à côté de ses phobies plus ou moins précisées et systématisées, le jeune Malte se voit assailli par les *obsessions*.

P. Janet a donné une description précise des innombrables types d'obsessions. Il en a ensuite proposé une vaste synthèse qui aboutit à la psychasthénie dont il énonça les stigmates. Il rattache tous ces troubles à cette déficience fondamentale de la tension psychologique qui constitue « la fonction du réel ». L'idée obsédante procède, par conséquent, d'un mécanisme psychopathologique analogue à celui de la psychasthénie. Lorsque la tension psychique se relâche, elle entraîne une perturbation de la fonction du réel et l'apparition des doutes, des obsessions, etc...

Il y a lieu, cependant, de souligner que les obsessions vérita-

bles impliquent l'élaboration, sur un terrain psychasthénique, de processus idéatifs complexes, dont le résultat et de susciter dans la conscience du sujet, l'apparition d'idées parasites apparemment incompréhensibles et énigmatiques.

Bon nombre de psychasthéniques ne présentent jamais, à proprement parler, d'idées véritablement obsédantes.

L'obsession est un complexe psychique qui peut être une représentation, un acte, une velléité d'acte, un sentiment, dont le caractère est discordant et énigmatique, souvent pénible et ridicule, et qui assiège d'une manière permanente la conscience du sujet.

Celui-ci a parfaitement conscience du caractère morbide de l'idée obsédante et ne peut s'en débarrasser malgré tous ses efforts de volonté.

Pour Freud, l'obsession n'est autre chose que la réalisation symbolique d'un désir refoulé ; c'est une sorte d'intériorisation forcée, un repliement sur soi-même du sujet, qui refuse d'accepter certains événements pénibles de la vie réelle.

Procédant de cette conception psychanalytique, Hesnard en donne la définition suivante : (1)

« L'obsession est une productivité psychique parasitaire, consciente mais énigmatique dans son origine lointaine à travers la biographie intime de l'individu jusqu'à sa vie instinctive profonde, et éclose en vertu d'une psychogénèse qui aboutit à déplacer partiellement son intérêt affectif des déceptions de sa vie actuelle sur ses souvenirs, imaginations et aspirations d'enfance ».

On voit, en quoi l'obsession constitue une complication et une aggravation de la psychasthénie.

Elle impliquerait une arriération affective plus poussée : le sujet marque son refus du réel par un retour à la pensée autistique, individualiste infantile, créatrice d'un monde imaginaire.

Laignel Lavastine a mis en évidence des caractères récessifs, souvent hérédosyphilitiques chez les obsédés : telles que les tubercules de Carabelli, la tendance vagotonique, le spina bifida occulta. (2).

Les formes cliniques de l'obsession sont extrêmement variables, leur contenu psychique varie à l'infini, de sorte que chaque sujet à son obsession propre, dont la signification symbolique (pour les psychanalystes) est caractéristique.

Cliniquement on peut, de même que pour les phobies anxieuses, en rattacher les diverses manifestations aux idées générales et aux sentiments psychasthéniques dont elles procèdent : obsessions hypocondriaques, obsessions sexuelles, obsessions de mort, obsessions de honte, d'infériorité corporelle, de scrupule, etc...

Le diagnostic n'est pas toujours facile, car certaines manifestations obsédantes peuvent prendre une intensité telle, que le sujet

(1) Hesnard - Les syndromes névropathiques. *Edition Doin.*

(2) Laignel Lavastine. L'Obsession, caractères récessifs souvent heredo-syphilitiques dans *Revue d'Anthropologie*. Janvier 1933.

n'est pas loin de présenter des phénomènes délirants et de perdre la conscience du caractère morbide de son obsession.

Tels sont les cas d'obsession de négation rapportés par Ch. Berlioz et dont l'aspect clinique pourrait à priori, prêter à confusion avec les manifestations délirantes du syndrome de Cotard. (1)

Voici un extrait suggestif :

« La peur qu'un petit bout de fil de laine, qui sort de l'ourlet de la couverture, ne soit dur, dur et aigu comme une aiguille en acier. La peur que ce petit bouton de ma chemise de nuit ne soit plus gros que ma tête, plus gros et plus lourd ; la peur que cette petite miette de pain ne soit en verre lorsqu'elle touchera le sol et qu'elle ne se brise, et le souci pesant qu'en même temps tout ne soit brisé ; qu'à jamais tout ne soit brisé, la peur que ce bord déchiré d'une lettre ouverte ne soit un objet défendu, un objet indiciblement précieux, pour lequel nul endroit de la chambre ne serait assez sûr ; la peur d'avalier, si je m'endormais, le morceau de charbon qui est là devant le poêle ; la peur qu'un chiffre quelconque ne puisse commencer à croître dans mon cerveau jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place pour lui en moi ; la peur que ma couche ne soit en granit, en granit gris ; la peur de crier et qu'on accourt à ma porte et qu'on finisse par l'enfoncer ; la peur de me trahir et de dire tout ce dont j'ai peur, et la peur de ne pouvoir rien dire, parce que tout est indicible et les autres peurs... les peurs ».

Dans le fragment cité ci-dessous, l'obsession prend un caractère d'intensité et d'authenticité telles, que l'on pourrait presque penser à un phénomène hallucinatoire :

« Il est de fait que ce soir-là je dessinais un chevalier, un seul chevalier bien distinct sur un cheval bizarrement caparaçonné. Il devenait si bariolé que je devais souvent changer de crayon ; le rouge cependant dominait et je le reprenais à tout moment. Une fois de plus j'allais m'en servir, lorsqu'il roula obliquement sur ma feuille éclairée jusqu'au bord de la table, et, avant que j'eusse pu l'arrêter, tomba à côté de moi et disparût. J'en avais vraiment besoin et j'étais ennuyé de devoir descendre à sa poursuite. Avec ma maladresse, cela n'allait pas sans toutes sortes de complications : mes jambes me paraissaient beaucoup trop longues et je ne parvenais plus à les ramener de dessous moi ; cet agenouillement prolongé avait engourdi mes membres ; je ne savais pas trop ce qui m'appartenait et ce qui était le fauteuil.

Je finis cependant par débarquer en bas, et confusément je me trouvai sur une peau de bête qui s'étendait sous la table jusqu'au mur. Mais là surgit une nouvelle difficulté. Habitué à la clarté d'en haut, tout ébloui encore par l'éclat des couleurs sur le papier blanc, mes yeux ne parvenaient pas à discerner le moindre objet sous la table, où le noir m'apparaissait si clos que j'avais peur de m'y cogner. Je m'en remis donc à mon toucher, et, agenouillé, en m'appuyant sur la main gauche, je peignais de l'autre les longs poils frais du tapis, dont le contact aussi chaud me parut familier. Mais toujours pas le moindre crayon. Déjà, je me figurais avoir perdu un temps

(1) Ch. Berlioz. Essai sur l'obsession de négation. *Edition Legrand*.

considérable et j'allais appeler Mademoiselle pour la prier d'approcher la lampe, quand je remarquais qu'à mes yeux, qui malgré moi s'étaient adaptés, l'obscurité se faisait plus transparente.

Déjà, je distinguais le mur du fond que bordait une plinthe claire ; je m'orientais entre les pieds de la table ; et d'abord je reconnaissais ma propre main étendue, les doigts écartés, qui remuait toute seule, presque comme une bête aquatique, et palpitait le fond. Je la regardais faire, il m'en souvient, presque avec curiosité ; elle me paraissait connaître des choses, que je ne lui avais jamais apprises, à la voir tatonner là-dessous, à son gré, avec des mouvements que je ne lui avais jamais observés. Je la suivais à mesure qu'elle avançait, je m'intéressais à son manège et me préparais à voir je ne sais quoi. Mais comment aurais-je pu m'attendre à ce que, sortant du mur, tout à coup une autre main vint à ma rencontre, une main plus grande, extraordinairement maigre et telle que je n'en avais encore jamais vu. Elle tâtonnait, venant de l'autre côté, de la même manière, et les deux mains ouvertes se mouvaient, à la rencontre l'une de l'autre, aveuglément. Ma curiosité était loin d'être satisfaite, mais brusquement elle céda et fit place à la terreur. Je sentais qu'une de ces mains m'appartenait et qu'elle s'enfonçait dans une aventure irréparable. De toute l'autorité que je gardais sur elle, je la retins et la ramenai vers moi, étendue à plat et lentement sans quitter les yeux de l'autre main qui continuait à tâtonner. Je compris qu'elle n'allait pas s'en tenir là, et je ne puis dire comment je remontai. J'étais maintenant profondément enfoncé dans le fauteuil, mes dents claquaient et j'avais si peu de sang au visage qu'il me sembla n'avoir plus de bleu dans les yeux, « Mademoiselle » voulais-je dire, et ne pouvais plus. Mais elle-même alors s'alarma, rejeta son livre, et s'agenouilla à côté de mon fauteuil en criant mon nom ; je crois qu'elle me secoua mais j'avais toute ma conscience. J'avalais plusieurs fois ma salive, et j'allai lui raconter... »

Et soudain me saisit l'angoisse : que ces mots, bien qu'au-dessus de mon âge, puissent cependant m'apparaître tout à coup, et que je fusse alors obligé de les dire, cela me parut plus terrible que tout. Cette chose, là-bas, si réelle, la vivre encore une fois, conjuguée, depuis le commencement. M'entendre l'admettre, de cela, vraiment, je n'avais plus la force. » (1)

(1) Fragment des Cahiers de Malte Laurids Brigge cité par Laiguel Lavastine et Ch. Berlioz dans *Obsession chez Rilke*. Ann. Méd. Psych. Décembre 1935.

TICS, GESTES RITUELS, RÉACTIONS DE DÉFENSE

Un autre groupe d'obsessions particulièrement pénibles est constitué par les actes obsédants, l'idée obsédante se prolonge par une manifestation motrice. Ces états sont caractérisés par un acte, une tendance à agir mentale ou effective.

Les sujets sont contraints, malgré tous leurs efforts de volonté à faire certains gestes extérieurs plus ou moins complexes. Il s'agit en ce cas de *Manies mentales obsédantes primaires*.

Dans d'autres cas, il s'agit d'une réaction de défense de l'obsédé contre les préoccupations insupportables qui assiègent sans répit sa conscience. Les sujets imaginent alors, soit des tics, soit certains gestes rituels plus ou moins symboliques, par quoi ils essaient timidement et sans grande conviction, de conjurer le sort et d'échapper à eux-mêmes. Ils arrivent d'ailleurs ainsi, au prix d'une gesticulation pénible, de dériver dans certaine mesure leur anxiété fondamentale. *Ces gestes et réactions de défense* contre les obsessions finissent par être plus importants cliniquement que les idées qui les déterminent.

Certains sujets se constituent ainsi, plus ou moins en secret, un véritable *cerémonial obsédant* composé d'une série de gestes rituels destinés à conjurer le sort. D'autres se donnent des séries de pensums mentaux qui constituent, par exemple, à compter les becs de gaz, à contourner les arbres, à faire une succession de grands et de petits pas, à relever et baisser leur col un certain nombre de fois, à éviter de franchir tel ou tel obstacle symbolique (carreaux pair ou impairs), etc...

Les actes les plus simples, tel le passage d'un trottoir à l'autre, la marche dans la rue, finissent par constituer pour ces malheureux une série de problèmes symboliques à résoudre, de gestes compliqués et bizarres à accomplir et cela, en cachette autant que possible, car ils sont conscients et honteux du ridicule de leurs actes et s'efforcent vainement de n'être pas remarqués.

Dans ce long passage que nous sommes obligés de citer presque en entier, R. M. Rilke nous fournit un tableau suggestif d'un syndrome névropathique constitué de tics, gestes rituels, réactions de défense, chez un promeneur étrange dont le poète comprend admirablement la détresse et la gesticulation :

« Je m'attendais à voir, aussitôt que ma vue s'étendrait sur un espace plus profond je ne sais quelle figure extraordinaire et frappante, mais personne ne marchait devant moi qu'un grand homme décharné dans un pardessus sombre, un chapeau souple et noir, posé sur des cheveux courts d'un blond terne. Je m'assurais qu'il n'y avait rien de risible ni dans ses vêtements, ni dans l'allure de cet homme, et déjà je m'apprêtais à regarder en avant de lui le bas du boulevard, lorsqu'il butta sur je ne sais quoi. Comme

je le suivais de près, je me tins sur mes gardes, lorsque j'approchai de l'endroit, mais il n'y avait rien, absolument rien. Nous continuâmes tous deux, lui et moi ; la distance entre nous restait la même. Puis, il y a eu un carrefour, et il arriva alors que l'homme descendit les marches du trottoir en sautillant avec des pieds inégaux, à peu près comme les enfants dansent ou sautillent parfois en marchant lorsqu'ils se réjouissent. Il remonta sur l'autre trottoir, d'un seul grand pas. Mais à peine s'y trouvait-il qu'il plia un peu une jambe et sautilla sur l'autre, une fois, puis encore.

A présent, l'on pouvait en effet fort bien prendre ce brusque mouvement pour une sorte de culbute, si l'on se persuadait qu'il y avait eu là un petit objet quelconque, un pépin, la pelure glissante d'un fruit, n'importe quoi, et l'étrange était que l'homme lui-même sembla croire à l'existence d'un obstacle, car il se retournait chaque fois avec ce regard mi-contrarié, mi-plein de reproche que l'on porte d'habitude, en pareille circonstance, sur l'endroit importun. Encore une fois, un pressentiment m'appela de l'autre côté de la rue, mais je n'obéis pas et continuai de suivre cet homme en fixant toute mon attention sur ses jambes. Je dois avouer que je me sentis singulièrement soulagé, car pendant une vingtaine de pas le sautillement ne reparut point, mais lorsque je levai les yeux, je remarquai qu'il était arrivé à l'homme une autre mésaventure. Le col de son pardessus s'était relevé, et il avait beau s'efforcer, tantôt avec une main, tantôt avec les deux à la fois, de le replier, il n'y pouvait réussir.

Ce sont des choses qui arrivent. Cela ne m'inquiétait pas. Mais aussitôt après, je remarquai, à mon plus vif étonnement, qu'il y avait dans les mains agitées de cet homme, deux mouvements : un mouvement dérobé et rapide qui relevait toujours de nouveau le col, et cet autre mouvement, détaillé, prolongé et comme épelé avec une lenteur et une précision exagérées, qui devait opérer son abaissement. Cette observation me troubla si fort que deux minutes s'écoulèrent avant que j'eusse reconnu qu'il y avait dans la nuque de l'homme, derrière son pardessus relevé et ses mains agitées de secousses nerveuses, le même sautillement terrible en deux temps qui venait de quitter ses jambes. A partir de cet instant, j'étais lié à lui. Je comprenais que ce sautillement errait dans son corps et essayait de s'en échapper ici ou là. Je comprenais la peur que l'homme avait des gens et je commençais à observer moi-même, prudemment, si les passants s'apercevaient de quelque chose.

Un froid subit me perça le dos lorsque ses jambes firent soudain un petit saut convulsif, mais personne ne l'avait vu, et je me dis que moi aussi je buterais légèrement si quelqu'un s'en apercevait. C'était en effet un moyen de faire croire aux curieux qu'il y avait eu là un petit obstacle imperceptible sur lequel nous avions, par hasard, tous deux marché. Mais pendant que je me demandais ainsi comment je viendrais à son aide, il avait trouvé lui-même un nouvel et excellent moyen. J'ai oublié de dire qu'il avait une canne ; c'était une canne banale, en bois foncé, avec un manche arrondi et simple. Dans son anxieuse recherche, l'idée lui était venue de

tenir cette canne contre son dos, d'abord d'une seule main (car qui savait à quoi l'autre pouvait encore lui être nécessaire), tout droit sur la colonne vertébrale, de l'appuyer sur l'échine et de glisser l'extrémité arrondie de cette béquille sous son col, de telle sorte qu'on la sentait dure et comme un point d'appui, derrière la vertèbre de la nuque et la première vertèbre du dos. C'était une attitude qui ne pouvait pas frapper, qui devait tout au plus paraître un peu extravagante, mais cette journée de printemps inattendu pouvait l'excuser. Personne ne songeait à se retourner, et à présent tout allait bien. Tout allait à merveille. Il est vrai que déjà, à la prochaine rue transversale, deux autres sautilllements s'échappèrent, deux petits sautilllements à moitié réprimés, sans aucune importance, et l'un de ces sauts, le seul qui fût vraiment visible, avait été si habilement placé (un tuyau à arrosoir était justement couché en travers de la rue), qu'il n'y avait rien à redouter. Oui, tout allait encore bien ; de temps à autre, la deuxième main saisissait aussi la canne, la serrait plus fort et aussitôt le danger était écarté. Mais je n'y pouvais rien, mon anxiété n'en grandissait pas moins.

Je savais que, tandis qu'il faisait des efforts désespérés pour paraître indifférent et distrait, les terribles secousses s'amassaient dans son corps ; elle était en moi-même, l'angoisse avec laquelle il sentait croître et croître en lui cette force effrayante, et je le voyais se camponner à la canne, lorsqu'il commençait de se sentir secoué à l'intérieur de lui. Alors l'aspect de ses mains était si sévère et si impitoyable que je mettais toute mon espérance dans sa volonté qui devait être grande. Mais que pouvait ici une volonté ? L'instant devait venir où ses forces seraient à bout, il ne pouvait plus être éloigné. Et moi qui marchais derrière lui, le cœur battant, je réunissais mon peu de force, comme de l'argent, et cependant que je regardais ses mains, je le priais de s'en servir s'il en avait besoin.

« Je crois qu'il m'en a emprunté ; est-ce ma faute si je n'avais pas davantage à lui offrir ?

« Sur la place Saint-Michel, il y avait beaucoup de véhicules et de gens qui allaient et venaient ; nous étions parfois pris entre deux voitures ; il respirait alors et se laissait un peu aller, comme pour se reposer, et il se permit un sautilllement et un léger hochement. Peut-être était-ce la ruse par laquelle la maladie prisonnière espérait le dominer. La volonté était rompue à deux endroits et cet abandon avait laissé dans les muscles obsédés une tentation doucement insinuante et comme la contrainte de ce double rythme. Mais la canne était encore à sa place, et les mains paraissaient mauvaises et irritées. C'est ainsi que nous posâmes pied sur le pont et cela allait. Cela allait encore.

Mais à présent sa démarche devenait incertaine ; tantôt il faisait deux pas en courant, tantôt il s'arrêtait. S'arrêtait. La main gauche se détacha doucement de la canne et se leva si lentement que je la sentais trembler en l'air ; il poussa un peu son chapeau en arrière et se passa la main sur le front. Il tourna un peu la tête et son regard s'égara par-dessus le ciel, les maisons et l'eau, sans rien saisir, et puis il céda, La canne avait disparu, il étendit les bras

comme s'il avait voulu s'envoler, et cela éclata hors de lui, comme une force naturelle, et le plia en avant, et le tira violemment en arrière, et le fit se balancer et s'incliner, et, comme une fronde, jeta sa danse forcenée parmi la foule. Car déjà beaucoup de gens étaient autour de lui et je ne le voyais plus.

« J'aurais pu encore continuer ma route. Mais à quoi bon ? J'étais vide. Comme un papier vide, je trainais à la dérive en remontant le long des maisons du boulevard » (1)

(1) Fragment des Cahiers de Malte Laurids Brigge cité, par Larguel-Lavastine et Charles Berlioz dans l'Obsession chez Rilke. Ann. Méd. Psych. Masson.

TÉMOIGNAGES SUR RAINER MARIA RILKE

René-Karl Wilhelm Johan Rilke est né à Prague le 4 Décembre 1875. Nous savons que sa naissance a eu lieu avant terme (au septième mois). Son père, un fonctionnaire autrichien, est mort à soixante quinze ans, ayant joui, semble-t-il, toute sa vie d'une santé irréprochable. Il n'en est pas de même de sa mère qui, d'après certains témoignages, était de comportement bizarre et aurait également présenté des obsessions. Il n'a eu ni frères, ni sœurs. On a cru à tort, que R. M. Rilke était issu d'une vieille famille de Carinthie, il s'agit d'une confusion que ses parents cultivaient peut-être avec complaisance, mais que le poète a accepté de bonne foi. De sorte, qu'issu d'une race de bourgeois et de paysans, il a toujours pensé et écrit comme s'il était le dernier rejeton d'une ancienne famille.

Dans un poème de 1906, il fait de lui-même ce portrait :

« Dans l'arc des yeux, la fixité de l'ancienne noblesse — dans le regard encore la peur et le bleu de l'enfance — de l'humidité ici et là, non pas celle d'un valet — mais d'un servant et d'une femme — la bouche formée en bouche, grande et précise — non pas persuasive mais exprimant la droiture — le front sans méchanceté et se complaisant dans l'ombre d'une contemplation silencieuse ».

Il passe son adolescence dans un internat de cadets et on ne saurait trop insister sur l'importance de ce séjour dans la pathogénie de sa névrose. Il y fut extrêmement malheureux, brimé par ses camarades qui le surnommaient « le toqué » (Narren). Ces années furent pour lui « l'extrême mesure de la détresse humaine ». Mais sa santé fragile ne pouvait affronter les rigueurs de la discipline et on dut renoncer à en faire un militaire.

Certains qui le connurent et que nous avons questionnés, nous ont affirmé qu'il a présenté des hallucinations véritables (sous toute réserve) et qu'il lui est souvent arrivé d'écrire des poèmes au courant de la plume et comme sous la dictée d'une voix intérieure.

Il poursuit successivement ses études à Prague, Munich, Berlin. Dépourvu de toute fonction régulière et démuné de ressources, il éprouve cependant un irrésistible besoin de voyager. Il visite tour à tour l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche, la Suède, le Danemark, l'Espagne et l'Afrique du Nord. Son voyage en Russie (en 1900) constitue pour lui et selon ses propres termes « un événement décisif ». Il épouse en 1902 Clara Westhoff qui s'occupait de sculpture. Mais l'admiration fervente qu'il ressentait pour Rodin et l'amour passionné de Paris l'engagent à se fixer en France ; il y fut pendant de longues années le secrétaire du grand sculpteur.

La guerre l'oblige à retourner dans son pays. Inapte au service

actif, il végète dans des emplois bureaucratiques ; ce fut pour lui une époque de grande détresse.

En décembre 1926, en Suisse, il meurt d'une leucémie à l'âge de cinquante et un ans.

Les témoignages de ceux qui le connurent concordent et confirment le diagnostic.

Emile Benvéniste écrit (Philosophies 15-111-24) :

« Rilke vit donc sous le signe de l'effroi ; l'angoisse est le lieu des sensibilités qui ne se comprennent pas. De là, cette voix chuchotante, ce tremblement mal dominé. Pourquoi ce masque qui cache l'être ? Ou alors un être ne se dissimule-t-il pas derrière le masque des choses ? Voilà le dilemme qui le déchire et fait naître ses angoisses. Mais cette terreur n'est pas saisie et décrite à l'instant de la crise, elle est incorporée aux incidents de la vie la plus banale, elle y circule comme un philtre au long cheminement ».

Daniel Rops dans un article sur « l'inquiétude et la dispersion du moi chez Rilke, » écrit :

« Ces notations chaotiques semblent indépendantes de tout plan, cette dure sincérité, cette émotion qui ne se surmonte pas, ce frôlement presque constant de la folie, tout cela nous montre non seulement en Malte Laurids Brigge, mais aussi en son créateur — car dans un tel domaine un écrivain n'invente rien, il ne fait que sortir hors de son trésor secret — un inquiet, un héros navrant, qui doute, qui souffre, qui semble vaciller.

Ce qui permet de penser que, par la magie des rythmes, des élans de la phrase, c'est tout son inconscient qu'il nous révèle, de même qu'un poète, aux yeux d'un observateur attentif, se trahit par ses allitérations et ses rimes ».

Et Edmond Jaloux à propos d'une entrevue avec le poète :

« La première fois que je le rencontrai, je me souviens combien son apparence me déconcerta. Petit, maigre, chétif, avec un visage osseux et singulièrement étroit, un grand front admirable, un long nez pointu, des moustaches chinoises, un menton presque absent, et ses beaux yeux verts, singuliers, qui illuminaient toute sa physionomie. Il était d'une politesse cérémonieuse et raffinée : une politesse d'ancienne cour. Mais cette politesse dissimulait mal une sorte de gêne et sa gentillesse presque excessive avait l'air de cacher un malaise. Peut-être n'était-il si courtois et si gracieux que parce qu'il craignait justement que l'on s'aperçût du malaise qu'on lui causait. Non pas qu'il ne pût être, quand il le voulait, mondain, tout comme un autre, mais en réalité la solitude était sa plus grande passion. Il habitait une petite tour.

Comme je m'étonnais, un jour, que Rilke ait pu vivre si longtemps à Paris sans y fréquenter personne, il me répondit : « Paris est la ville où l'on peut le plus facilement être seul, les passants y ont tant d'intérêt. Un soir, au coin du quai et de la rue Bonaparte, j'ai croisé un couple d'amoureux si frais, si jeune, si heureux, que j'en ai été bouleversé. J'ai été littéralement balayé par un vent de bonheur. Et ensuite je me suis mis à repenser à ce couple. Pendant des semaines, j'ai vécu de leur bonheur ».

Et quand on parlait, on voyait combien ce livre admirable (Les Cahiers de Malte Laurids Brigge) était craiment sorti de lui. J'ai entendu tomber de sa bouche vingt ou trente récits absolument pareils à ceux que l'on trouve dans son volume et qui, si l'improvisation du langage ne leur donnait pas ce raffinement de style qui les caractérise, n'en conserveraient pas moins aux oreilles de l'auditeur la force de suggestion et la densité morale des confessions de son héros...

On a remarqué à juste raison qu'un des mobiles les plus permanents de Malte Laurids Brigge était la peur. Que Rilke fût lui-même un angoissé et un angoissé jusqu'à la névrose, cela ne fait pas de doute pour personne ».

Le comportement extérieur de R. M. Rilke, tel qu'on nous le décrit, est bien caractéristique de la psychasthénie.

CONCLUSIONS

L'analyse des œuvres littéraires de Rainer Maria Rilke, et plus particulièrement des cahiers de Malte Laurids Brigge, qui ne sont qu'une forme d'autobiographie, nous permet de retrouver tous les symptômes pathologiques dont l'ensemble constitue la *psycho névrose obsessionnelle*.

1^o) Nous avons passé en revue les textes qui dénotent chez leurs auteurs les éléments de la *constitution mentale psychasthénique*. Tels sont les troubles du caractère : hyperémotivité, timidité, instabilité, infantilisme affectif, tendance au repliement sur soi-même.

Tels sont, d'autre part, les sentiments d'incapacité et d'impuissance, d'incomplétude, d'étrangeté et de dépersonnalisation, qui sont caractéristiques du syndrome.

2^o) Nous étudions ensuite, dans quelques fragments, les formes multiples de l'*angoisse névropathique* dont les manifestations les plus diverses imprègnent, d'un bout à l'autre, les Cahiers de Malte Laurids Brigge et éclatent çà et là, d'une manière sporadique, dans les lettres et les feuillets intimes de R. M. Rilke.

3^o) Les citations de textes permettent d'affirmer l'existence, chez l'auteur, de *phobies* multiples, d'*obsessions*, et de quelques phénomènes obsessionnels proches de l'état hallucinatoire.

4^o) Un fragment nous fournit le tableau d'un syndrome névropathique constitué de tics, gestes rituels, et réactions de défense.

5^o) Les *témoignages de quelques auteurs* ayant personnellement fréquenté Rainer Maria Rilke, confirment le diagnostic et les déductions tirées de l'analyse de ses productions littéraires.

Vu le Président Laignel Lavestine.

Vu le Doyen :

Pour le Doyen :

B. CUNEO

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris.

CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

- BARUCH. — Les Obsessions. Bull. Méd. Octobre 1931. —
- BENVENISTE EMILE. — Les cahiers de Malte Brigge. — Philosophies S III 24, dans Reconnaissance à Rilke. — Les Cahiers du Mois 1926. — Edition
- BERLIOZ CHARLES. — Essai sur l'obsession de négation. — Thèse 1935. Edition *Legrhn.*
- BIANQUIS Geneviève. — La Poésie autrichienne de Hoffmannsthal à Rilke. — Presses universitaires de France 1926.
- FREUD SIGMUND. — 1° Obsessions et phobies Rev. Neurol. 30 Janvier 1895.
2° Introduction à la psychanalyse Payot 1922.
3° Cinq leçons sur la Psychan. Pavo 1929.
- HESNARD. — 1° Les syndromes névropathiques. — Doin.
2° Troubles de la personnalité dans les états d'asthénie psychique. — Alcan 1909.
3° La Psychanalyse des névroses et des psychoses. — Alcan 1921.
- JALOUX EDMOND. — Rainer Marie Rilke. — Emile Paul 1927.
- JANET PIERRE. — 1° Les Obsessions et la Psychasthénie Alcan 1903.
2° La tension psychologique et ses oscillations. Journal de Psychologie Mai 1915.
- LAIGNEL LAVASTINE. — 1° Syndrome psychasthénique consécutif aux émotions (Ann. Méd. Psych. Juillet 1917.
2° Pathologie du sympathique. — Alcan 1924.
3° L'Obsession caractères récessifs souvent hérédosyphilitiques. — Revue d'Anthropologie. Janvier 1933.
- LAIGNEL LAVASTINE ET BERLIOZ. — L'obsession chez Rainer Marie Rilke. Ann. Méd. Psychologiques Décembre 1935. Masson.
- MALLET RAYMOND. — 1° Angoisse et obsession. — Presse médicale 19 Mai 1923.
2° Les Obsédés. — Doin.
3° L'obsession. — Presse médicale Septembre 1932.
- RILKE RAINER MARIA. — 1° Les Cahiers de Malte Laurids Brigge. — Emile Paul 1926.
2° Lettres à Rodin. Préface Georges Grappe Emile Paul.
3° Lettres 1900-1911. — Stock 1934.
4° Stunden Buch. — Insel Verlag.
5° Fragments Reconnaissance à Rilke. — Les Cahiers du Mois. — Edition.
6° Le Livre des Rêves. — Edition de la Pléiade.
- ROPS DANIEL. — Inquiétude et dispersion du moi chez Rilke. — Reconnaissance à Rilke. — Les Cahiers du Mois 1926. — Edition.

TABLE DES MATIERES

Introduction	13
La constitution mentale psychasthénique	15
L'angoisse névropathique	21
Phobies et obsessions	27
Tics, gestes rituels, réactions de défense	35
Témoignages sur Rainer Maria Rilke.....	39
Conclusions	43
Bibliographie	45

